

Ça débute par une raideur de la nuque, une tension qui envahit mon cou et mes épaules. Puis, les fourmis commencent à grouiller. Si je ne fais rien, elles vont dévorer mes muscles. Et cette douleur fouaille, tord mon estomac, poignarde mon cœur. Une fois l'onde passée, ça va plutôt mieux.

Je deviens d'une lucidité étonnante, mes yeux enregistrent tous les détails. Mes oreilles perçoivent le moindre bruit. Mes narines palpitent, hument l'air, captent toutes les odeurs.

Une exigence s'impose à moi : il me faut une proie. La quête commence, parfois longue. Mais l'attente même est voluptueuse. Ma victime repérée, un sourire enjôleur, un regard aimable ou soumis et elle tombe dans mon piège. Après, c'est facile. Un coup de poignard — un seul, mon bras est assez vigoureux pour ça —, et l'affaire est faite.

C'est après que mes idées s'em brouillent. Je suis le petit garçon qui vient de faire une grosse bêtise, comme autrefois. On m'avait fait cadeau d'un chiot. On m'avait recommandé de ne pas l'emmener en promenade. Bien sûr, je l'ai fait quand même : c'était amusant de désobéir. Le chiot s'est échappé, m'a fait courir longtemps avant d'être rattrapé. Pour le punir, j'ai serré son cou entre mes doigts. Il est devenu tout mou, sa tête pendait. J'ai compris qu'il était mort.

La peur d'être grondé m'a fait dissimuler le cadavre dans un sac qui traînait là. Puis, je l'ai enfoui sous des feuilles. En même temps je savais, parce qu'on me l'avait seriné, qu'« on doit expier chaque faute que l'on commet ». Alors, je n'ai pas bien caché le cadavre pour laisser une chance à ceux qui le chercheraient de le découvrir. On ne l'a jamais retrouvé. On a cru que le petit chien s'était enfui et perdu.

Ma faute, qui n'a jamais été sanctionnée, m'obsède. Je me reproche toujours l'impunité dont j'ai bénéficié. Il faut que j'expie. Je rejoue encore et encore la même scène. Mon crime commis, je cache la tête de ma victime dans un sac. Et je dissimule imparfaitement le cadavre dans un fourré.

Puis, je rentre chez moi. J'attends, l'angoisse se mêle à l'espoir qu'on remontera jusqu'à moi. Quand serai-je délivré enfin ? La première et la deuxième fois, rien ne s'est passé. Peut-être la prochaine... ?

Les ans avaient imprimé à son dos une voussure qui s'accroissait au fil du temps, au point que sa colonne vertébrale formait presque un angle droit avec le reste de son corps. Cela ne la préoccupait pas. Blanche était d'un naturel optimiste : « Bah ! la terre se rapproche de moi ? Et alors ? Je la rejoindrai bientôt de toute façon », et elle ajoutait en riant : « C'est plus pratique pour les champignons ! »

Les champignons, c'était sa passion. Elle adorait se promener à la lisière de la forêt, après une grosse pluie. La fraîche odeur de l'humus en décomposition chatouillait ses narines. Elle respirait les senteurs moisies des feuilles qui pourrissaient ; le sol spongieux était doux à ses pieds devenus fragiles ; escargots et limaces laissaient des traces luisantes qui semblaient indiquer le chemin vers les pleurotes, girolles, bolets et autres lépiotes.

Elles les connaissait tous ; oh ! pas par leurs noms latins, elle abandonnait ça aux savants. Des noms à elle, qu'elle leur avait donnés : les rosés, les blanchets, les tachetés, les ombrelles. Mais elle n'était pas de ces ignorants obligés de les faire cuire avec une pièce d'argent pour savoir s'ils étaient bons à manger. Elle ne s'était jamais trompée : la preuve, elle était toujours là !

Elle aimait le contact duveteux des pédicules ; les lamelles délicates, impeccablement réparties autour du centre, l'enchantaient. La passion l'avait envahie jusqu'à gagner sa peau couverte de plaques moussues semblables à des lichens. Sans compter la verrue qui, sur l'aile gauche de son nez, paraissait attendre une pluie favorable pour déployer son chapeau.

Elle connaissait des coins qu'elle cachait soigneusement aux indiscrets. Elle observait ces naïfs qui se croyaient obligés de s'enfoncer dans les bois pour faire des trouvailles. Elle, à l'orée de la forêt, elle obtenait tout ce qu'elle voulait.

Ce matin-là, elle était sûre de faire une bonne récolte au lieu-dit du « Point du Jour ». Il avait plu la veille et l'air s'était réchauffé grâce à un bon vent du sud-ouest. Elle avait déjà cueilli un certain nombre de champignons intéressants. Elle les avait rangés dans son panier, se délectant à l'idée de les faire tout bonnement sauter à la poêle avec une pointe d'ail. Elle avait appris à goûter les plaisirs simples et les joies

épurées. Mais la moisson n'était pas tout à fait suffisante. Les yeux rivés au sol, il lui fallait compléter son butin.

Soudain, alors qu'elle avançait la main vers le cône délicat d'une chanterelle, elle aperçut sous un taillis un bizarre renflement du sol. Elle écarta les feuilles... Une chaussure, une chaussure d'homme ! Si la paire était complète, elle en tirerait peut-être quelques sous. Hélas ! La chaussure tenait à un pied qui se prolongeait par une jambe gainée d'un bas fin maculé de terre. À vrai dire, peu de choses l'effrayaient, et ce fut avec une curiosité tranquille qu'elle souleva les branchages qui l'empêchaient de voir le propriétaire de cette jambe.

Couché sur le dos, il portait un sombre habit de bourgeois, dont la culotte était serrée aux genoux. Une tache marron foncé s'étalait sur le côté gauche de sa poitrine. Quant au visage, il était couvert d'un sac de toile grossière qu'on avait enfilé jusqu'aux épaules. « Il est mort, le pauvre, et pas d'aujourd'hui ! » Elle chassa d'un revers de main l'essaim de mouches tourbillonnant et partit à petits pas prévenir le garde champêtre qui habitait non loin de là.

3

— Vous êtes sûre, la mère ?

Il avait écouté son histoire tout en continuant d'avaler sa soupe. Il était méfiant.

— Je suis pas une radoteuse, lui lança-t-elle en colère.

Il se résigna à prévenir la maréchaussée.

— J'y retourne pas, criait la vieille, c'est trop loin !

À sa grande satisfaction, on affréta une carriole pour la transporter, tandis qu'un gendarme partait chercher le docteur Louis Lajoy afin qu'il procède aux premières constatations.

Depuis la mort de sa femme Clémence, un an plus tôt, le vieil homme semblait se demander chaque jour ce qu'il faisait encore en ce monde. Mais il retrouvait un peu d'allant quand il s'agissait d'exercer son métier. Il attendait avec impatience que son plus jeune fils, François, ait terminé ses études de médecine. Il reprendrait alors un flambeau que lui-même n'avait plus guère envie de porter.

— Ah, vous voyez ! je vous ai pas raconté des histoires !

La vieille n'avait pas le triomphe modeste.

Le brigadier Dumont et le gendarme Pichon, après avoir noté la position du corps, le tirèrent par les pieds pour le sortir de l'amas de broussailles sous lequel il reposait. Les mains gantées, le docteur ouvrit la redingote, puis la chemise, et mit au jour la blessure qui avait causé la mort. C'était une sorte de boutonnière violette, probablement causée par la lame effilée d'un poignard. Il sonda l'entaille : la lame avait pénétré très profond dans la région du cœur.

— Il doit être diablement fort, votre assassin, pour porter un coup pareil, remarqua-t-il.

La mort remontait à huit jours environ.

Pendant ce temps, les gendarmes avaient découvert la tête. La victime avait entre quarante et cinquante ans, le front était dégarni et des favoris lui mangeaient les joues. Des colonnes de fourmis, affairées, entraient et sortaient par ses narines et sa bouche. Quant aux orbites, elles servaient de repaires aux limaces.

Le gendarme Pichon lança d'un ton assuré :

— Le particulier est habillé comme un bourgeois, on a dû vouloir le voler.

Son chef lui ordonna de fouiller les poches du mort ; malgré son dégoût, le subordonné s'exécuta et en extirpa une bourse bien garnie :

— Le voler, disais-tu ? remarqua son supérieur, goguenard.

La vieille regardait le garde compter les jaunets. Si elle avait su !

Un portefeuille contenait des lettres à l'en-tête de la « Maison Tellier, Bois en tous genres », une affaire domiciliée à Villers-Cotterêts. Était-ce son patron qui gisait là ? Possible : les habits de bonne confection montraient une certaine aisance. Le Dr Lajoy fit remarquer qu'on ne décelait aucune trace de lutte alentour. Pourtant l'homme, qui semblait avoir été vigoureux, aurait dû se débattre. Le brigadier supposa que la victime connaissait son agresseur ou qu'il paraissait assez inoffensif pour qu'elle ne s'en soit pas méfiée. Par ailleurs, des amas de terre sous les talons montraient qu'on avait traîné le corps. Le crime n'avait pas eu lieu là.

Le sac qui couvrait la tête intriguait les enquêteurs. L'assassin souhaitait-il qu'on ne pût identifier le cadavre ? Dans ce cas, il n'aurait pas laissé dans le portefeuille les papiers qui permettraient d'établir rapidement son identité.

— On dirait qu'il a eu honte de ce qu'il a fait et qu'il ne pouvait plus supporter le regard du mort, conclut le gendarme Pichon.

L'assassin du sieur Tellier avait-il toute sa raison ? Le Dr Lajoy émit quelques hypothèses : peut-être le meurtrier désirait-il éliminer une personne hors de sa portée ? Pour atteindre son but, malgré tout, il s'était rabattu sur une victime de substitution. Ou peut-être pensait-il effacer son crime en octroyant au cadavre un anonymat symbolique ?